

Les délices de la vie

Comme tous les matins, quand il descendait du métro qui faisait la navette entre Opéra et Bastille, le même spectacle avait lieu dans les rues de Paris, qui s'éveillaient à vive allure. Tout d'abord, des hommes en costard trois pièces, attaché-case à la main, et des femmes en tailleur déboulaient à grandes enjambées sur les boulevards et rejoignaient leurs bureaux dans lesquels ils allaient marnier jusqu'au soir, avant de rentrer fatigués dans l'intérieur bourgeois d'un immeuble haussmannien. D'autres individus, à la mine patibulaire, étaient déjà accoudés aux comptoirs des petits bistrotts du quartier de la Roquette, en train de s'envoyer un petit blanc sec en lisant les dernières nouvelles du Parisien. Dans les ruelles, les commerçants ouvraient leurs estancos et chassaient les quelques mendiants indochinois (des « boatpeople » vietnamiens et cambodgiens) qui avaient passé la nuit sous l'auvent de leur boutique, tandis que des éboueurs algériens, maliens ou congolais, « venus vider les poubelles à Paris », commençaient leur tournée, accrochés aux barres de leur camion. Quelques coureurs matinaux dévalaient la promenade du square Maurice Gardette, un walkman enfoncé sur leurs esgourdes. Les livreurs amenaient leurs marchandises dans les cuisines des bouibouis où se faisaient déjà sentir des odeurs de graillon, qui s'engouffraient dans les narines des passants et s'agrippaient à leurs vêtements. Un râle venait de la gare du Nord où se croisaient les trains, finissant de réveiller les marmots embrumés et annonçant le début d'une longue semaine de classe...

Quant à lui, il était inscrit depuis un an, bon gré mal gré, dans un collège plutôt fréquenté par les couches populaires, où il s'ennuyait ferme car il ne semblait pas fait pour les études. Combien de matins s'était-il dit, en franchissant la grille, la boule au ventre : « pourquoi la peur m'envahit comme ça... ? ». Une fois sur place, arrivé un peu en avance parce qu'il commençait à 9H00 le lundi, il s'asseyait seul sur un banc à proximité d'une école primaire, son cartable sur le dos et son skateboard sous le bras, offert par sa tante Charlotte au dernier Noël. Il appréciait le branle-bas infernal de la capitale. Et là, au milieu de ce tintouin permanent, notre petit gamin de Paris, casquette rouge Mario Bros de travers, cheveux mi-longs dépassant, baggy usé jusqu'à la corde, n'avait d'yeux que pour celle qu'il croisait régulièrement devant son collège, toujours entourée de ses camarades. Elle se tenait chaque fois à la même place, au premier rang contre la vitre. Elle était habillée de la même façon que ses semblables, de manière un peu enfantine mais gracieuse, toute de marron et de blanc, coiffée d'un petit chapeau d'un blanc nacré, enroulé en forme de spirale, et parée d'un superbe collier de perles blanches. C'était merveilleux !

Dès qu'il l'apercevait, son cœur s'accélérait et l'essoufflait totalement, comme s'il eût fait le trajet Paris-Brest à bicyclette. Il ne pouvait esquisser le moindre geste et restait comme pétrifié quand celle-ci lui rendait un regard fuyant et dédaigneux, ainsi qu'elle le faisait à tous les jeunes passants envieux qu'elle ne pouvait laisser indifférents...

Parfois, à son plus grand désespoir, elle disparaissait brutalement, emportée par la foule de mioches gourmands et enragés à la sortie de l'école. Alors, se retrouvant seul et désarmé, il rentrait piteusement chez ses parents qui l'attendaient vautrés dans leur vieux canapé. Ces derniers, bientôt divorcés, n'étaient dans son esprit que deux êtres rongés par l'ennui et une avarice sordide, raison pour

laquelle il n'avait jamais d'argent de poche ; ce qui entraînait les moqueries incessantes de ses camarades et, quelquefois même, des bousculades ou des petits coups au visage, des « tartes » comme ils disaient dans leur argot scolaire.

Ses 12 ans venaient de sonner. C'était l'automne. Plus de mille feuilles étaient déjà tombées dans la cour de l'école d'en face et le froid s'installait progressivement. Mais ce jour-là devait rester gravé dans sa mémoire jusqu'à la fin de sa vie ! Le matin, pendant la récréation, il trouva par hasard, sous le préau du collège, plusieurs pièces jaunes et blanches disséminées, pour une somme avoisinant trois francs cinquante. Il les mit aussitôt dans la poche intérieure de son anorak à capuche et eut pour la première fois cette sensation de fierté à l'idée d'être modestement « riche », lui qui répétait sans cesse que plus tard il deviendrait financier ou banquier...

Or, tous les élèves de sa classe furent libérés de l'établissement dès le début d'après-midi, en raison de l'absence de deux professeurs, qui, par chance, leur faisaient cours successivement ce jour-là de la semaine. Il décida donc de ne point retourner chez lui avant que ne tombe la nuit, qui venait tôt à cette époque de l'année, surtout parce qu'il ne voulait pas revoir trop vite ses parents qui étaient sûrement scotchés devant la télévision, en buvant un ersatz de café noir ; il craignait par-dessus tout cette odeur de renfermé qui lui donnait la nausée à chaque fois qu'il rentrait, avant de s'enfermer jusqu'au dîner dans sa chambre pour y faire un peu ses devoirs ou bien simplement rêvasser sur son lit défait. Il était bientôt 16H30, le crépuscule s'installait et un fin croissant de lune se détachait sur le ciel ; il revint à pied vers son collège, après avoir déambulé, et l'aperçut derrière la vitre.

Comme à son habitude, il s'assit sur le banc d'en face quelques instants, ce qui lui permit d'étudier ses moindres faits et gestes, tel un guépard épiant, pendant de longues minutes sans bouger, les cornes de gazelle qui dépassent des hautes herbes de la savane. Il la trouva plus belle que d'ordinaire. Pour ainsi dire, il ne l'avait jamais vue ainsi ! En effet, il aimait son chapeau et son collier, mieux ajustés que ceux des autres, son teint mat d'une extrême brillance et ses formes généreuses qui semblaient être modelées comme une poterie de la Madeleine, dont il voyait chez lui, sur le buffet du salon, quelques échantillons, souvenirs du temps où il partait encore en vacances avec ses parents à Anduze... C'est vrai que les choses avaient bien changé pour eux depuis trois ans qu'ils étaient au chômage !

Mais, étant très jaloux et persuadé qu'elle arrêta tous les regards des badauds qu'il considérait comme autant de rivaux potentiels, il se dit qu'il ne devait pas laisser passer son unique chance, encore moins le jour de son anniversaire ! Tant de fois il avait espéré trouver le moment propice pour aller l'aborder, mais en vain... C'est pourquoi, alors que les premiers écoliers commençaient à sortir en grappes et à tue-tête, il traversa la rue en toute hâte, la tête haute, les mains dans les poches, heureux de pouvoir y palper quelques sous. Il prit soin de s'arranger les cheveux, à l'aide d'un vieux peigne écaillé, le seul et unique cadeau que lui avaient fait ses parents pour ses 9 ans. En se regardant dans la vitre, un sourire crispé passa sur son visage d'une pâleur inquiétante. À cette vue, il se reprit et, le bec enfariné, il marcha droit vers elle, tellement obnubilé par sa beauté qu'il bouscula quelques personnes sur son passage auxquelles il ne prêta pas la moindre attention. Puis, ne se retrouvant qu'à un mètre d'elle, il s'arrêta net, stupéfait qu'elle fût enfin si saisissable. Croyant rêver, il tendit tout doucement le bras droit, trouva sa main qui, se rapprochant de plus en plus, vint effleurer l'une de ses joues, et s'y posa

même. Elle restait toujours immobile et se laissait faire, le regard perdu dans le vide. Ce moment aussi doux qu'un air d'opéra sembla durer des heures... Quand, soudain, en un éclair, une voix pâteuse le fit sortir complètement de son extase et le ramena aussitôt à la réalité. Elle dit : « *Ça te fera trois francs soixante s'il te plaît mon garçon. Et avec ceci ... ?* ». Alors, s'apercevant que le montant exigé était trop élevé (il lui manquait dix centimes), la peur le reprit. Croyant être la risée des autres clients, il resta déconfit, rouge de honte. En le voyant ainsi, la femme, qui lui avait adressé ces paroles, ajouta : « *Ne t'en fais pas mon petit, va ! Je vois que tu en meurs d'envie, alors j'te la laisse* ».

En sortant de la pâtisserie « Au Saint Honoré », encore tout baba de ce qui venait de se produire, il retourna s'asseoir sur son banc fétiche, puis il prit le temps de déguster sa religieuse au chocolat noir fondant dans sa bouche, avec le sentiment du devoir accompli, tel un alpiniste ayant réussi l'ascension du Mont-Blanc.

Josselin Boyaud